

Quant à la commission de neuf membres, investie du pouvoir de se prononcer sur les débuts, M. le maire n'arriva pas à la constituer ; il ne trouva qu'une personne disposée à en faire partie, et encore celle-ci n'accepta-t-elle que pour avoir le plaisir de déclarer à M. le maire qu'il avait mal fait. L'arrêté fut rapporté le 15 juillet. La situation était condamnée à rester sans changement, et deux ans encore après, un journal relatant les scènes tapageuses qui se passaient presque quotidiennement, disait : « C'est la seule musique qu'on entende au Grand-Théâtre ! » (1).



Le public, quelques reproches que pût lui valoir une attitude semblable, au seul point de vue de la dignité et du respect des convenances, était-il fondé du moins à se montrer aussi implacable et aussi sévère ? Il aurait fallu, pour cela, que son éducation artistique fût plus complète et plus épurée, son goût meilleur, et il semble bien qu'il n'avait que des instincts assez primitifs. La Presse le lui faisait entendre, de temps en temps, avec plus ou moins de ménagements.

« Qu'un artiste, écrivait un journal lyonnais de 1833 (2), ait le malheur de faire une intonation, non pas fausse mais seulement douteuse, un coup de sifflet ne manque jamais de le rappeler à l'ordre. Encore si un traitement aussi dur était toujours juste ! Mais que de traits de chant ont été mal reçus, dont le seul tort était de n'avoir pas été compris ! Tant qu'il en sera ainsi, il n'y aura pas de théâtre possible à Lyon ».

Ce qu'il fallait, pour obtenir les suffrages des habitués du Grand-Théâtre, et il en a été ainsi jusqu'à une époque très voisine de la nôtre, c'était une voix vigoureuse et fortement timbrée, capable de décrocher sans effort les notes les plus tendues, d'atteindre et de tenir les degrés les plus élevés de la gamme. Peu importait la recherche de l'expression, le souci des nuances, le sens et la perfection du style. Duprez et le répertoire des Meyerbeer et des Halévy, dont il avait été l'interprète attitré et magistral, avaient mis à la mode ce procédé, assez grossier et assez sommaire de l'art, du chant, et tout lui était sacrifié.

« Pour réussir dans le grand opéra, observait un critique judicieux de 1843 (3), il suffit de deux ou trois notes, et on fera bon marché de la tournure, de la diction, du sentiment, bref de toutes les qualités autrefois indispensables à l'artiste... On dirait vraiment que le peuple français a fait sa religion du si bémol et de l'ut de poitrine, tant il adore consciencieusement et avec des transports frénétiques ces notes de sa prédilection. »

---

(1). *Censeur* du 30 octobre 1847.

(2). *Précurseur* du 10 septembre 1833.

(3). *Censeur* du 11 juin 1843.